Trois couples plus le frère de l'un des personnages, autiste, qui vit dans un centre, tous assis en cercle dans des fauteuils d'acier, vêtus de noir, autour d'une table basse en verre, après un repas.

Dans cette sombre austérité, en un étouffant huit clos, un no man's land sépulcral, d'abord un très lourd silence, de longues minutes d'imperturbable mutisme puis les langues se délient, se bousculent, les convives vont tenter de narrer leurs vacances ou tout au moins des bribes de discours vont s'effiloche, se répéter et ils partiront dans des divagations sur le temps qui passe, la mémoire qui fout le camp, l'oubli de souvenirs pourtant récents.

L'avocat est parti en Bretagne avec sa femme, avant ils étaient à New-York mais c'est le trou noir pour Emma qui ne se souvient pas non plus du prénom de sa fille morte.

Un autre couple composé de journalistes est parti sur l'île du "Sacrifice de Tarkovski" où ils ont une maison mais le désir s'est émoussé, ils n'ont plus envie d'y retourner, Mattias et Judith sont allés en Provence en passant à Bergen-Belsen uniquement comme ça pour visiter le musée.

Ces personnes émettent des opinions mais surtout des doutes, et les propos anodins de première apparence se font questionnement, les fils se cassent et le monde réel s'effrite, le langage se fracture, les phrases se coupent pour devenir des sortes de monologues où chacun se remet en cause pour ne plus connaître sa véritable identité, quelle est sa part de responsabilité, des béances s'ouvrent, des fragments rhétoriques vont se répéter, comme pour mieux se remémorer le passé; ils vont se succéder et créent ainsi une cadence polyphonique à plusieurs voix pour oublier les horreurs de l'holocauste car ce sont tous des survivants, des enfants de rescapés des camps de la mort.

Ce contrepoint musical dirigé par Claude Baqué avec sept excellents comédiens Marion Bottollier, Pierre-Alain Chapuis, Michel Hermon, Serge Maggiani, Simona Maïcanescu, Marie Matheron et Nicolas Struve nous entraîne dans un vertige à la frontière vacillante du monde des vivants et celui des morts.

Sur scène, derrière un écran, le père franchit le cap de vie à trépas, comme la traversée du miroir des apparences. Ces eaux dormantes nous font glisser dans un monde funeste et les mots jetés en pâture, martelés, vociférés essaient de nous relayer au monde réel.